



« UMA VIDA DE CAPOEIRA » Par Mestre João Pequeno

Article de Cécile Bennegent

« Quando era garotinho, meu pai me chamava de Doutor ; aí eu dizia, meu pai me apelidou de doutor mas não me botou para estudar, por isso não fui doutor, mas na Capoeira eu sou doutor. »

« Quand j'étais petit garçon, mon père m'appelait Docteur ; alors je disais, mon père me surnomme docteur mais ne m'a jamais fait faire d'études, pour cela je n'ai jamais été « docteur », mais dans la capoeira, je suis docteur »*

**Docteur est ici à comprendre dans son sens le plus large, non pas comme médecin mais comme ayant l'équivalent d'un doctora, niveau universitaire le plus haut.*

Introduction

J'ai eu la chance de rencontrer M. João Pequeno en 1998 et d'être élève dans son académie durant un mois ; un mois c'est court, trop court, mais l'apprentissage fut intense... Voici un extrait de ce que j'écrivais dans mes « carnets de terrain » lorsque je le voyais pour la première fois :

Observations au Fort Saint Antoine, le 1er mars 1998, 18 heures :

« (...) Le maître entre dans la salle. C'est la première fois que je le vois. Je ne l'avais même jamais vu en photo. J'aime beaucoup le personnage : plutôt petit, une petite moustache blanche, une casquette blanche aussi, très souriant, un air drôle et sympathique, il fait partie de ce type de personne à qui il est difficile de donner un âge. Je ne sais pas si j'oserai l'aborder. Il entre et va s'asseoir à sa place, sur la chaise à côté du banc des musiciens, –place qui reste toujours inoccupée quand le maître n'est pas là-. Il observe avec attention le jeu des capoeiristes » (...)

« (...) Au bout d'un certain temps, le maître demande un des berimbaus, le prend, commence à jouer et chante : « devagar, devagar, devagar devagarinho », que le chœur reprend pendant que les deux capoeiristes agenouillés rentre de nouveau dans la roda. (...)

Quelques minutes plus tard il finit la roda en chantant « Adeus Adeus, Eu vou me embora » avec le chœur « Boa Viagem »... Il se lève en commençant le chant et tous les musiciens en font autant. Il se dirige tout doucement, en rythme, dans la partie gauche de la salle tout en continuant à chanter et les musiciens suivent en file indienne. Seul l'atabaque reste à sa place et les capoeiristes, maintenant debout eux aussi, achètent le jeu toutes les dix secondes.

Maître João Pequeno, en pleine forme, étincelant, continue de chanter « Adeus Adeus... » en s'approchant des spectateurs, également debout. Installée sur l'un des premiers bancs, je m'étais levée et chantais le refrain avec tout le monde en tapant des mains. Le maître s'approche. Le visage face au mien, il continue de chanter tout en se trémoussant avec un grand sourire. La musique et la *roda* se termine par le « Iê » coutumier.

Mais le spectacle n'est pas terminé. Maître João Pequeno prend le berimbau et le retourne pour parler dans laalebasse comme dans un micro (photo). Il s'adresse alors au public comme un présentateur de TV, remercie les quelques personnes présentes de leur attention, d'être venues. Je ne peux me retenir de rire. Quel personnage ! »

Extrait de mon livre « Capoeira, vamos jogar camará !
Une culture afro-brésilienne observée à
Salvador de Bahia », p.139).

Que dit Mestre João Pequeno dans ce livre ?

Titres des chapitres du livre :

- João Pequeno de Pastinha, l'enfance à la campagne (no interior) et la vie dans la capitale (Salvador).
- La rencontre avec la capoeira et son mestre Vicente Ferreira Pastinha
- Dans l'académie de Mestre Pastinha
- Mestre João Pequeno et sa méthode d'enseignement
- La séquence pour l'enseignement
- La *mandinga* et tromperie dans la capoeira
- Le berimbau, les *ladainhas* et les *corridos* dans la capoeira
- Les instruments de capoeira
- L'origine de la capoeira
- La beauté de la capoeira et son utilité comme défense
- La foi de Mestre João Pequeno.
- L'oppression, les préjugés dont la capoeira souffre et son évolution (crescimento)
- Capoeira, sport et compétition
- L'agression dans la capoeira
- La recherche du bien, de génération en génération
- Expérience de vie
- Le bon et le méchant capoeiriste
- Comment atteindre la richesse de la capoeira de Mestre João Pequeno

Résumé et commentaire

Fanzine de moins de cinquante pages qui a pour origine le manuscrit d'une élève du mestre ayant pris notes de ses paroles, le livre est édité par un professeur de l'université de São Paulo, Luiz Augusto Normanha Lima.

Le texte est une retranscription, sans aucune fioriture, des paroles du maître.

Il ne sera pas possible de tout décrire dans le détails (sinon, je traduirais entièrement le livre !) mais l'objectif est d'en apporter le principal du contenu et d'en faire quelques commentaires.

Le livre commence en 1933, expliquant les déplacements de la famille du petit João et sa première rencontre avec Mestre Juvenço qui « était ami de

Besouro », lui racontait ses aventures et qui lui donnera son premier cours de capoeira.

Il raconte alors qu'il se prendra en charge vers 25-26 ans, quittant le foyer familial et s'installant à Salvador, en janvier 1943. Il parle de ses différents petits boulots avant d'en arriver à la partie sur la rencontre avec la capoeira et son mestre : Vicente Ferreira Pastinha.

Il explique comment un collègue de travail s'appelant Candido, lorsqu'il était aide-maçon, arrivait quelques fois très excité au travail, buvait et devenait joyeux ; alors il « *commençait à chanter des sambas et donner des sauts de capoeira. Dans l'un de ces moments, il donna une roue et moi, entrant dans une cabeçada (coup de tête), je reçus un coup de genou dans la bouche. Il me dit alors en me prenant et m'embrassant : « ne t'inquiète pas, parce que je vais te mettre dans la roda de capoeira ».*

(...)

« En ce temps, il n'y avait pas d'académie ; les personnes apprenaient dans des rodas de capoeira, dans la rue ou avec quelques maîtres qui avaient une roda de capoeira, ou un lieu de rencontre comme dans le cas de Cobrinha Verde, Rafael, cousin de Besouro. »

Il raconte comment Barobosa lui donna des cours et dans une *roda*, lors d'une fête, deux hommes sont entrés et ont joué, il en connaissait un de vue. Et quand ils terminèrent, l'un d'eux prit la parole et dit : « je veux organiser ça, c'est pour cela que je suis venu. Ceux qui veulent, venez là-bas au Bigode » (nom du quartier). Cet homme, c'était Mestre Pastinha.

Un jour en milieu de semaine, il y alla avec une bande de copains et ils y rencontrèrent « *tous les capoeiriste de Bahia, dont le feu Barbosa, Cobrinha Verde avec quelques-uns de ses élèves, et d'autres maîtres, Totonho de Maré, Livino, Noronha.* »

« En arrivant, je me suis inscrit. Ce n'était pas une académie, c'était une société : le Centre Sportif de Capoeira Angola que le maître Pastinha a reçu des mains d'un garde civil appelé Amorzinho, au Gengibeira un quartier là-bas au Largo do Tanque ».

Il me semble intéressant ici de noter que Mestre João Pequeno précise bien qu'il s'agissait d'un « Centre Sportif », appellation à laquelle, on le sait, Mestre Pastinha tenait. Car alors, dire que la pratique était *sportive* marquait la coupure avec l'ancienne capoeira, marginalisée, notant une certaine « modernité » et créant une rupture avec le passé.

Cette inscription de Mestre Joao Pequeno à l'académie date de 1945 (« à peu près »). Et il explique sa place et le rôle d'enseignant qu'il joua au sein du Centre de Mestre Pastinha.

« Autrefois, il n'y avait pas de capoeira de rue. Quand il n'y avait pas d'académie, on jouait comme ça, devant la porte d'un hangar ou d'une maison de quelqu'un qui aimait la capoeira. La capoeira n'existait que dans la rue, au temps des fêtes du Largo et alors se formaient des rodas spontanées, sur les places, dans les fêtes. (...) Pastinha y allait avec des membres de son académie. Alors que Mestre Bimba n'y allait pas, ils refusaient de se présenter dans la rue. » (p. 9)

Il explique alors rapidement les débuts de Mestre Pastinha, comment il se décida à pratiquer la capoeira, grâce à un vieil Africain voulant l'aider à se défendre contre un voisin mal intentionné. Et je ne noterais ici qu'une phrase, concluant ce chapitre :

« La capoeira est la lutte créée du faible contre le fort et c'est pour cela que jusqu'à aujourd'hui elle a été réprimée (...) ». (p. 10)

Dans l'académie de Mestre Pastinha

Mestre Joao Pequeno fut l' « entraîneur » de nombreux élèves de l'académie dont certains très connus aujourd'hui tels Mestre Moraes ou même Mestre Curió.

Le maître explique qu'il n'a jamais penser à la capoeira comme un avenir et qu'il n'imaginait pas arrivé jusqu'où il est. Et, comme il travaillait beaucoup à côté, Mestre Pastinha l'avait averti qu'il devrait donner plus d'attention à la capoeira car quand il serait vieux et ne pourrait plus travailler, il pourrait vivre de la capoeira.

Joao Pequeno et sa méthode d'enseignement

On apprend tout d'abord que « la capoeira dite *angola* n'a que neuf *golpes*, multiplié par deux ou trois :

- aú (roue) – que tu peux donner de différentes manières
- negativa – golpe principal de défense. Il y a la négative descendue et la négative du coup qu'on va donner et que l'on ne donne pas.
- Rasteira (balayage), haute ou basse.
- Meia-lua, de face ou de dos
- Rabo de arraia.
- Cabeçada (coup de tête), haute ou basse,

- Tesoura (ciseau)
- Corta capim,
- Chapa de frente (de face), de costa (de dos), de lado (de côté). »

Il continue ainsi :

« La majorité des maîtres disent que pour enseigner ou apprendre la capoeira, il faut taper (se battre). Je suis contre ça parce que les écoles d'enseignement de la lecture et de l'écriture, on tapait sur les élèves pour enseigner et alors c'était plus difficile pour eux d'apprendre. Ils avaient même peur d'aller à l'école. La même chose est en train de se passer aujourd'hui dans la capoeira. Pour cette raison, j'ai vu beaucoup de gaillards qui disaient : « je voulais apprendre la capoeira mais payer pour me faire battre ? »

« J'ai créé une forme d'entraînement avec des golpes de capoeira, combiné avec quelques autres exercices physiques en plus qui permette à n'importe qui, dans un délai de trois mois, d'être apte à entrer dans une roda de capoeira, sûr qu'il possèdera une compréhension de ce qu'est la capoeira, naturellement lui manquant l'expérience, la capoeira s'apprend avec la maturité, chaque jour qui passe on apprend plus ».

« Mestre Pastinha disait toujours : « j'apprends encore la capoeira » (...). »

On apprend ainsi dans cet extrait que l'entrée dans la *roda* ne se fait pas d'emblée comme il semble que ce soit le cas aujourd'hui pour les élèves débutants que ce soit dans la capoeira régionale ou l'angola. Trois mois d'apprentissage basiques sont nécessaires pour pouvoir jouer dans la *roda*. Une base de vocabulaire si l'on peut dire, indispensable à la conversation.

Puis le livre détaille les échauffements et entraînements à l'académie du maître, toujours sur le même modèle, ainsi que les séquences d'enseignement à deux...

A mandinga e enganação na capoeira

Dans ce chapitre, le maître explique qu'il y a deux sortes de mandinga : celle en relation à la *malícia* dans le jeu, c'est-à-dire quand on essaye de tromper l'adversaire en lui faisant croire une chose et en en faisant une autre. Il s'agit du jeu.

Et il y a la *mandinga*, résultat d'un « travail », d'une « préparation » fétichiste (il n'emploie pas ce terme) pour « fermer » le corps comme on dit.

C'est-à-dire pour protéger le capoeiriste magiquement de toute agression ou même le rendre invisible. Et il prend l'exemple de Besouro (p. 17):

« Mon père était le cousin de Besouro. Il racontait que Besouro se cachait d'une personne n'importe où, il passait à côté d'elle et elle ne le voyait pas. Les personnes autrefois appelaient mandinga, aussi, un patuá (pendentif protecteur) qu'ils portaient autour du cou. A l'intérieur du patuá, il y avait les oraisons, des prières qui préparaient leur corps, sachant que les personnes au corps sale ne pouvaient prendre ni utiliser ce patuá. Ceux qui ont le corps sale sont ceux qui ont des relations sexuelles, ils ne sont pas préparés et ont le corps « ouvert » (non protégé) a toute lutte, et c'est ainsi qu'ils ont profité de Besouro. »

Il raconte ainsi comment après avoir dormit chez une femme, Besouro se rendit compte qu'il n'était plus protégé et qu'il ne valait mieux pas qu'il se fasse attaqué, ajoutant : *« Et c'est ce jour qu'ils l'ont transpercé dans une bagarre qui dura toute la journée (...) »*

Pour lui, la mandinga aujourd'hui est dans la malice du jeu et non plus dans les préparations magiques d'autrefois et dit :

« Ce n'est pas comme le capoeiriste qui enseigne la capoeira par amour, avec amour et pour l'amour, comme dans le cas de Seu Pastinha qui est mort à 92 ans »

Il parle aussi des valentoes qui se « préparent » aussi par des oraisons sans forcément être capoeiristes. Tous ces desordeiros (ceux qui sèment le trouble) meurent jeunes.

Berimbau, as ladainhas e os corridos na capoeira

Le berimba *de boca* (de bouche, c'est-à-dire sans calebasse) se jouait en dehors de la capoeira, accompagné de chants.

Il connut le *berimbau de boca* encore enfant, avant la capoeira. Et quand il commença la capoeira, le berimbau faisait déjà partie de la capoeira.

Joao Pequeno explique que, comme il n'y a que neuf *golpes*, il y a neuf toques *« même s'il existe des livres qui parlent de 150 golpes et je ne sais combien de toques »*(p. 24) :

Mais peu importe, il existe deux tons au berimbau desquels sont extraits tous les rythmes.

Il y a le *Sao Bento Grande*, le *Sao Bento Pequeno* et l'*Angola*. Puis, tous les autres sont extraits de ces deux tons de base :

- *Panha laranja no chao tico-tico* qui est une cantiga (chant)
- *Santa Maria* : également cantiga
- *Cavalaria* : rythme pour prévenir de l'arrivée de la police à l'époque (*toque de aviso*)
- *Iuna* : qui rappelle le chant d'un oiseau du même nom.

Et il ne cite que ces sept rythmes.

Il dit ainsi :

« *Si le capoeiriste ne connaît pas les signaux des toques du berimbau, il n'est alors pas capoeiriste mais juste un pulador (celui qui fait des sauts) »*
(...)

Les instruments de capoeira

Le *berimbau* et le *pandeiro* sont les instruments centraux dans la capoeira. L'*atabaque* a été introduit le cela fonctionna. Comme l'*agogô* et le *reco-reco*. Tous ces instruments servent à accompagner le *berimbau* et le *pandeiro*.

Il apprit à fabriquer les *berimbaus* selon les modèles de ceux de Mestre Pastinha, sans jamais l'avoir vu faire. Mais il s'y intéressa dès 1946.

Et il explicite le matériel nécessaire. Ainsi, selon ses informations tenues de Mestre Pastinha, le *caxixi* serait une invention de deux frères de *Santo Amaro*, d'où le marché du *caxixi* qui a lieu là-bas tous les ans.

Le *berimbau* vient d'Afrique et on lui raconta qu'autrefois, on faisait les cordes avec les tripes de moutons : tirant la peau qu'il y a à l'intérieur, ils l'avaient mise à sécher et en faisaient des cordes de *berimbau*.

L'origine de la capoeira

Mestre Joao Pequeno, précisant qu'il n'est pas historien, raconte ce qu'on lui a dit à propos de cette origine. Un Africain de Sao Paulo répondit à sa question quant à l'origine dans les années soixante en lui précisant qu'en Afrique, elle existait mais que le nom était différent, là-bas, on l'appelait la danse du N'Golo.

Mestre Pastinha ramena de son voyage en Afrique un tableau avec deux personnes jouant la capoeira et dit qu'il s'agissait de « *passo da Zebra* » (pas du zèbre).

Mestre Pastinha lui dit qu'elle prit le nom de capoeira ici au Brésil, le terme signifiant la forêt, lieu où les Noirs qui s'enfuyaient s'entraînaient et par laquelle ils se défendaient face au « *capitao do mato* » (celui qui était chargé de les capturer).

Et ainsi, le sens de la danse se transforma en lutte dont la pratique fut interdite.

Je ne ferais qu'un simple commentaire ici, car l'on sait combien cette question de l'origine est délicate et même polémique. Je me suis intéressée à cette question du fait du débat et des désaccords dont elle est l'objet depuis toujours et ceux qui auront lu mon livre pourront en avoir un bon aperçu (se référer à la deuxième partie du livre, notamment le dernier chapitre intitulé « Salvador et la négritude... », p. 135 puis « Invention de la tradition bahianaise », p. 149.)

Car la question est beaucoup plus complexe que l'on peut se l'imaginer de prime abord, et les réponses sont bien souvent politiques.

La beauté de la capoeira et son utilité comme défense

« Dans la capoeira, nous trouvons tout : philosophie de vie, défense personnelle, art et culture. Si on cherche dans la capoeira, on trouve une part de religion en elle. Le mot religion signifie se re-lie ; tout ce à quoi on se lie est une religion ».

Il parle ici brièvement sa manière de vivre la capoeira, défendant l'idée qu'elle doit être pratiquée pour l'amour et avec amour, dans la paix et la joie, devant rester un moment de fête et de commémoration. Et, en tant que lutte, non pas pour le « désordre » mais uniquement comme moyen de défense. Suit alors une anecdote illustrant les moments où elle peut servir à se défendre.

L'oppression, les préjugés dont la capoeira souffre et son évolution

Le mestre rappelle la répression qui a touché non seulement la capoeira mais l'ensemble des manifestations des Noirs au Brésil. Mais la capoeira a grandi avec « cette nation mélangée, faite de diverses races », et aujourd'hui, elle sert même de base ludique pour l'alphabétisation des enfants et adultes.

Il rappelle aussi une dure réalité, celle des Afro-descendants brésiliens : « Les Noirs n'ont été délivrés que du fouet, mais ils continuent à être des esclaves parce que pour qu'ils soient libérés, il aurait fallu qu'on leur attribue des terres, parce que là ils auraient pu travailler (...) Il n'y a que la réforme agraire qui puisse résoudre le cas des agriculteurs sans terre ».

La foi de mestre Joao Pequeno

Il raconte ici suite à une maladie, lorsqu'il avait environ 19-20 ans, ces premières expériences dans une maison de caboclo, lorsqu'on le découvrit médium. Puis son apprentissage de la Bible et sa rencontre avec Dieu par l'intermédiaire des témoins de Jéhovah. Il se baptisa avec une Eglise Evangélique (Igreja do Evangelho Quadrangular), et aujourd'hui « tout ce qui se passe avec lui, c'est avec le sentiment de Dieu (...) »

La capoeira, sport et compétition

Il nous donne son point de vue que je trouve particulièrement intéressant :

Il n'est pas contre la capoeira comme sport, contrairement à la majorité des maîtres, mais il est contre la capoeira sport tel qu'elle est parfois pratiquée, sous une forme qui enlève toute la beauté et le caractère de la capoeira. La capoeira comme sport doit être présentée « comme la véritable capoeira, avec toute sa beauté et son caractère et qu'elle soit jugée non pas individuellement mais en groupe ».

Il compare la capoeira au football, affirmant qu'elle a plus d'influence que lui. Il pense qu'avant que la capoeira arrive à être un sport égal au foot, il va falloir beaucoup lutter. Mais il insiste sur le fait que le champion ne gagnerait pas une personne comme lutteur, mais que la « dispute » serait entre les académies, concluant ainsi :

« Les capoeiristes pourraient être professionnels, ils pourraient vivre de son revenu. »

L'agression dans la capoeira

Je pouvais difficilement résumer ce texte, et vous retrouverez son entière transcription dans la rubrique « Paroles de maîtres ».

Le bon et le mauvais capoeiriste

« Tout joueur de capoeira n'est pas capoeiriste, comme tout bon capoeiriste n'est pas maître de capoeira. Et tout maître n'est pas un bon maître ».

Le bon capoeiriste joue sans chercher les problèmes, et c'est l'éducation qui fait la différence.

Le mauvais capoeiriste est celui qui cherche la bagarre et ne se satisfait pas du jeu.

Il parle alors du mauvais maître : « Quand on pense en premier lieu à enseigner à l'élève à se défendre, il pense qu'il doit enseigner seulement à taper, mais on n'a pas besoin d'enseigner à frapper, parce frapper, tout le monde sait faire. Par contre, la défense, ça c'est difficile à apprendre et ça donne du travail pour l'enseigner, parce que la défense est dans l'éducation et dans la perfection de la capoeira, parce là où il n'y a pas d'éducation, il n'y a pas d'ordre. »

Comment atteindre la richesse de la capoeira de Mestre Joao Pequeno ?

Simplicité et humilité sont ses mots d'ordre. Il donne de la valeur aux choses simples de la vie et malgré sa pauvreté se considère millionnaire « avec la grâce de Dieu ».

La suite du texte est emprunt de religiosité et de référence biblique, le maître étant très croyant.

En conclusion

Trop peu de témoignages écrits ou enregistrés de maîtres existent. Et c'est vraiment dommage. Laisser une trace écrite aux générations plus jeunes et leur transmettre, ou du moins leur faire partager leur histoire de vie et ce qu'ils pensent, ce à quoi ils croient, leurs sentiments par rapport à l'évolution actuelle... de la capoeira, mais aussi de la vie elle-même, est d'une importance capitale il me semble à l'heure où la transmission orale n'est plus tout à fait assurée comme autrefois.

Beaucoup de maîtres ont aujourd'hui disparu et la *Velha guarda* voit une partie de ses membres disparaître chaque année, emportant avec eux leurs connaissances et leur expérience de vie, toute entière dédiée à la capoeira.

Mestre João Pequeno laisse ici un court extrait de ce qu'a été sa vie et sa pensée, son mode d'enseignement, et nous permet de mieux le connaître, de garder une trace de son histoire. Cependant, le plus grand nombre n'a pas encore accès à ce livre, comme c'est le cas pour la plupart des ouvrages écrits par des maîtres de capoeira, publiés le plus souvent de manière artisanale ou avec une distribution trop restreinte.